

X

LE GÉNIE DE L'ÉCRIVAIN

LA CORRESPONDANCE AVEC FLAUBERT
LES DERNIERS ROMANS

Avec cet instinct de maternité qui était en elle, George Sand n'avait jamais pu se passer d'avoir dans son voisinage un enfant à gronder, diriger, morigéner. Celui à qui elle va consacrer les dix dernières années de sa vie, et qui plus qu'aucun autre avait besoin de sa bienfaisante affection, se trouva être une espèce de géant, à la chevelure rejetée en arrière, aux épaisses moustaches de Normand des temps héroïques et tel qu'on imagine les pirates à l'avant des barques du duc Rollon. Né dans une époque pacifique, ce descendant des Vikings s'occupait exclusivement à tâcher de faire des

phrases harmonieuses en évitant les assonances.

Je ne crois pas qu'il y ait eu deux êtres plus différents que Gustave Flaubert et George Sand. Lui était artiste ; elle, par bien des côtés, était bourgeoise. Il voyait toutes choses en pire ; elle les voyait en plus beau. Flaubert lui écrivait avec étonnement : « Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. » Elle aimait le peuple ; il le jugeait haïssable et qualifiait le suffrage universel d'être la « honte de l'esprit humain ». Elle prêchait la concorde, l'union des classes ; il déclarait : « Je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. » Et ainsi de suite. Sur tout sujet, quelle que fût l'opinion de l'un, on pouvait être assuré que l'opinion de l'autre était aux antipodes. C'est ce qui les avait attirés l'un vers l'autre. George Sand disait : « Je ne m'intéresserais pas à moi, si j'avais l'honneur de me rencontrer. » Elle s'intéressa à Flaubert, parce qu'elle avait deviné en lui l'anti-

thèse d'elle-même. « Ce monsieur qui passe est charmant, dit Fantasio. Il y a en lui toute sorte d'idées qui me sont tout à fait étrangères. » Elle fut curieuse de s'initier à ces idées qui lui étaient si étrangères. Elle admira Flaubert pour toute sorte de mérites qui lui manquaient à elle si complètement. Et elle l'aima, parce qu'elle le sentait malheureux.

Elle était allée le voir dans l'été de 1866. Ils avaient couru ensemble Rouen, ses vieux quartiers, ses ruelles historiques ; elle était ravie et surprise ; elle n'en croyait pas ses yeux ; elle ne se doutait pas que ça existât, et si près de Paris ! Elle séjourna dans cette maison de Croisset où s'est encadrée toute la vie de Flaubert, la maison aux larges fenêtres, d'où la vue s'étendait sur la Seine, où montait le bruit monotone et rauque de la chaîne remorquant les lourds chalands. Flaubert y vivait avec sa mère et sa nièce ; il sembla à George Sand que tout y respirait le calme et le bien-être : pourtant elle en emporta une impression de tristesse. Elle l'attribua à ce voisinage de la

Seine allant et venant sous le coup du masca-ret : « Les saules des îles sont toujours baignés et débaignés : c'est triste et froid d'aspect¹. » Mais elle n'était pas dupe de cette explication. Car, elle le savait bien, ce qui fait les maisons tristes ou gaies, chaudes ou glaciales, ce n'est pas le reflet du paysage qui les entoure, c'est l'âme de ceux qui les habitent et qui les ont façonnées à leur image. Et elle venait d'habiter la maison du misanthrope.

Le misanthrope ! Lorsque Molière jadis en mettait à la scène la figure ravagée, il avait réuni par avance quelques-uns des traits de la ressemblance de Flaubert. Comme il suffisait pour jeter Alceste en courroux des événements les plus ordinaires et les moins tragiques, une complaisance de Philinte, une coquetterie de Célimène, de même il suffit, pour échauffer la bile de Flaubert, des spectacles coutumiers dont notre philosophie a cessé de s'indigner. Mais cesser de s'indigner, ce serait pour lui cesser de respirer. Il se fâche

1. *Correspondance* : à Maurice Sand, 10 août 1866.

et il veut se fâcher. Il s'irrite contre tout et contre tous, et il cultive son irritation. Il se maintient à l'état d'exaspération : c'est son état normal. Il se peint dans ses lettres « harassé par l'existence » et « dégoûté de tout », « toujours agité, toujours indigné. » Et il orthographe *hhhindigné* avec plusieurs *h* aspirées. Il signe ses lettres : le R. P. Cruchard des Barnabites, directeur des Dames de la Désillusion. Au surplus, et s'il y a quand même dans son affaire un peu d'attitude et de pose, il est sincère. Il « rugit » dans son cabinet, même lorsqu'il est seul, et qu'il n'y a personne auprès de lui pour être terrorisé par ses rugissements. Car il est remarquablement organisé pour souffrir. A la fois réaliste et romantique, observateur pénétrant et homme d'imagination, il emprunte à la réalité quelques-uns de ses traits les plus désolants et il les recompose en une vision de cauchemar. Qu'il y ait dans la vie de l'injustice et de la bêtise, nous le concéderons volontiers à Flaubert. Mais il fait, lui, de la Bêtise, la bête à sept têtes et à dix cornes de l'Apocalypse. Elle le hante, elle l'obsède, elle

bouche à ses regards toutes les avenues, elle lui cache les beautés sublimes de la création et la splendeur de l'esprit humain.

A ces déclamations enragées de son « vieux », avec quelle sagesse souriante répond George Sand, avec quel bon sens en garde contre la duperie des mots ! De quoi se plaint-il, en effet, ce grand enfant trop naïf ou trop exigeant ? Quelle infortune extraordinaire lui a fait une exceptionnelle destinée de malheur ? Il a une petite aisance et un grand talent. Combien sommes-nous qui l'envierions ! Ce dont il se plaint, c'est de la vie telle qu'elle est pour tout le monde, et des conditions mêmes de cette vie qui n'a jamais été meilleure pour personne et dans aucun temps. Mais à quoi sert de s'irriter contre la vie, quand aussi bien nous ne souhaitons pas la mort ? L'humanité lui paraît méprisable et il la hait. Cette humanité, n'en fait-il pas partie lui-même ? Et les hommes, nos frères, au lieu de les maudire pour un tas d'imperfections inhérentes à leur nature, ne serait-il pas plus juste de les en plaindre ? Quant à la bêtise, si elle l'of-

fusque tellement, pourquoi n'en détourne-t-il pas ses regards, au lieu de les y ramener avec tant d'insistance ? D'ailleurs chacun de nous n'a-t-il pas un peu plus de motifs qu'il ne croit pour être indulgent à la bêtise ? « Pauvre chère bêtise, s'écrie George Sand, que je ne hais pas et que je regarde avec des yeux maternels ! » Car le genre humain est absurde, sans doute ; mais il faut bien nous dire que nous avons part à son absurdité.

Il y a quelque chose de morbide dans le cas de Flaubert : George Sand lui indique avec une égale clairvoyance la cause de son mal et le remède. Son mal vient avant tout de son isolement et de ce qu'il a coupé tous les liens qui le rattachaient au reste de l'univers. Malheur à celui qui est seul ! Le remède ? N'y a-t-il pas quelque part au monde une femme qu'il pourrait aimer et qui le ferait souffrir ? N'y a-t-il pas un enfant dont il pourrait se croire le père, et à qui il se dévouerait ? Telle est, en effet, la loi de l'existence : intolérable tant que nous lui demandons seulement des satisfactions pour nous-mêmes, elle nous devient chère du jour

où nous avons su en faire présent à autrui.

Même antagonisme dans les opinions littéraires. Flaubert, qui est un pur artiste, est le théoricien de la doctrine de l'art pour l'art, telle que la comprenaient vers la même époque Théophile Gautier, les Goncourt et les Parnassiens. Il est singulièrement intéressant de l'entendre en formuler à mesure chacun des articles, et de recueillir en réponse l'ardente protestation de George Sand. Flaubert est d'avis qu'on ne doit pas se mettre soi-même dans son œuvre, qu'on ne doit pas faire ses livres avec son cœur. Et George Sand de répliquer : « Je ne comprends plus du tout, oh ! mais plus du tout. » Car avec quoi peut-on bien faire des livres sinon avec ses sentiments et ses émotions, et serait-ce par hasard avec le cœur des autres ? Flaubert prétend qu'on ne doit écrire que pour vingt personnes, à moins toutefois qu'on n'écrive pour soi tout seul, « comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. » George Sand est d'avis qu'il faut écrire « pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lec-

ture. » Flaubert confesse que, s'il faut tenir compte de la vieille distinction entre le fond et la forme, c'est à la forme qu'il attache le plus d'importance : il a en elle une foi mystique. Il croit qu'il y a dans la précision des assemblages, dans la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, une vertu intrinsèque, une espèce de force divine. « Enfin, conclut-il, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas. » De là ce travail du style poussé à la manie et tourné en supplice. On sait les journées d'angoisse que passait Flaubert à la poursuite d'un mot qui le fuyait, les semaines consacrées à arrondir une de ces périodes qu'il ne consentait à jeter sur le papier qu'après se les être déclamées à lui-même et, comme il disait, les avoir fait passer par son gueuloir. Il n'admettait pas qu'on mît dans une même phrase deux compléments ; un jour qu'ayant ouvert un de ses livres, il y lut ces mots : « Une couronne *de* fleurs *d'*oranger », il en fit une maladie. « Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que de rester toute une jour-

née la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah ! je les ai connues, les affres du style ! » Non vraiment George Sand ne les connaissait pas, et même elle n'arrivait à s'en faire aucune espèce d'idée. Ce travail pénible l'étonnait, elle qui laissait le vent jouer de sa « vieille harpe », comme il lui plaisait d'en jouer.

Pour tout dire, il lui semblait que son ami était dupe d'une erreur irréductible. Il prenait la littérature pour l'essentiel ; mais il y a quelque chose qui prime la littérature, c'est la vie. « La sacro-sainte littérature, comme tu l'appelles, n'est que secondaire pour moi dans la vie. J'ai toujours aimé quelqu'un plus qu'elle, et ma famille plus que ce quelqu'un. » Tel est le fond même du débat. George Sand croyait, et nous croyons avec elle, que la vie n'est pas seulement un prétexte à littérature, mais qu'au contraire la littérature doit sans cesse se référer

à la vie, et se régler sur elle comme sur un modèle qui la précède et qui la dépasse.

La sérénité, tel est l'état d'esprit que traduisent les lettres de George Sand à Flaubert : c'est aussi bien le caractère de son œuvre dans la dernière période de sa vie. Cette « dernière manière », c'était déjà celle de *Jean de la Roche* (1860). Un jeune gentilhomme, Jean de la Roche, s'éprend de l'exquise Love Butler, qui l'aime pareillement. Mais la jalousie malade d'un petit frère les force de se séparer. Pour se rapprocher de celle qu'il aime, Jean de la Roche imagine de se costumer en guide, et d'accompagner à ce titre toute la famille dans une excursion au milieu des montagnes d'Auvergne. Un guide qui est un jeune gentilhomme, cela n'est pas ordinaire. Mais l'amour est coutumier de maints travestissements. Les amoureux de Marivaux se costumaient très bien en valets. Et ne sait-on pas que c'était jadis chose qui n'étonnait personne, de rencontrer par les chemins des princes déguisés ?

Le chef-d'œuvre du genre est sans doute *le*

Marquis de Villemer (1861). Un château de province, une vieille aristocrate sceptique et indulgente, deux frères capables d'être rivaux sans cesser d'être amis, une jeune fille noble et pauvre, instruite et belle, la calomnie intervenant tout juste pour être confondue, de merveilleuses pages descriptives, des conversations élégantes et sinueuses, c'est proprement un charme. La jeune fille pauvre, au dénouement, épouse le marquis. C'est encore un retour aux usages de l'ancien temps, de ce temps où l'on voyait des rois épouser des bergères. Telle est, en effet, la nuance de plaisir que nous apporte la lecture de ces romans romanesques : c'est assez bien celui que nous trouvions naguère aux contes de fées.

Si *Peau d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

avouait La Fontaine : nous aurions mauvaise grâce à nous montrer plus difficiles que lui et à faire davantage les renchéris. Nous avons besoin, grands enfants que nous sommes, de récits qui donnent à notre imagination, déçue

par le réel, un aliment. Et qui sait si ce n'est pas l'objet même du roman ? Le romanesque n'est pas nécessairement une aspiration démesurée à la chimère. Il est autre chose. Il est la révolte de l'âme opprimée par le joug de la nature. Il est l'expression de cette tendance qui est en nous à un affranchissement impossible, mais toujours rêvé. Car une loi d'airain préside à notre destinée. Hors de nous ou en nous, la série des causes et des effets déroule son enchaînement rigoureux : pas un de nos actes qui ne se continue par des conséquences qui vont à l'infini, pas une faute qui n'entraîne son châtiment, pas une défaillance qui n'ait sa rançon, pas une minute d'oubli, pas un instant où nous puissions cesser d'être sur nos gardes. L'illusion romanesque est cela même : un essai pour échapper, au moins en esprit, à la tyrannie de l'ordre universel.

Il m'est bien impossible de parcourir avec vous ces œuvres souvent charmantes mais qui se prolongent en série un peu monotone. Toutefois, il est un roman de cette époque, que je dois vous signaler, parce qu'il éclate ici comme

un coup de tonnerre dans un ciel serein et parce qu'il nous révèle un aspect des idées de George Sand qui n'est pas négligeable. C'est un livre qui, le seul sans doute dans toute l'œuvre de George Sand, fut écrit dans l'emportement de la colère : *M^{lle} la Quintinie*. Octave Feuillet venait de publier *l'Histoire de Sibylle*. Ce livre révolta George Sand. Nous avons un peu de peine à comprendre cette grande colère. Le roman de Feuillet est infiniment gracieux et si inoffensif ! Sibylle est une petite personne chimérique qui, dès l'enfance, rêve de l'impossible. Elle voudrait que son grand-père lui décrochât une étoile, et une autre fois qu'il lui laissât chevaucher le cygne sur l'étang. L'âge venu de la première communion, elle conçoit des doutes sur la vérité de la religion chrétienne ; mais, un soir de gros temps, le curé de l'endroit s'étant jeté en barque sur la mer démontée pour sauver des marins en péril, toutes les difficultés d'exégèse qui l'arrêtaient lui semblent soudain éclaircies. Un jeune homme s'est épris d'elle : s'étant aperçue qu'il n'est pas croyant, elle s'efforce de le convertir et entreprend

avec lui le soir un cycle de promenades au clair de la lune. Les rayons de la lune sont perfides aux jeunes filles : celle-ci, au retour d'une de ces promenades sentimentales et théologiques, succombe à un mal mystérieux... Pour comprendre la tempête que provoqua chez George Sand la lecture de ce roman dévot, mondain et anodin, il faut savoir quel était alors l'état de son esprit sur une question, à vrai dire, essentielle : la question religieuse.

Notons d'abord que George Sand n'est pas hostile à toute idée religieuse. Elle a une religion. Il y a une religion de George Sand. Les dogmes en sont peu nombreux et le credo peu chargé. George Sand croit fermement à l'existence de Dieu. Sans la notion de Dieu, rien ne s'explique et rien ne se résout. Ce Dieu n'est d'ailleurs pas seulement la « cause première » : c'est un Dieu personnel et conscient dont la fonction essentielle, si ce n'est l'unique fonction, consiste à pardonner — à tout le monde. « Le dogme de l'enfer est une monstruosité, une imposture, une barbarie... C'est une impiété de douter de la miséricorde

infinie de Dieu et de croire qu'il ne pardonne pas toujours, même aux plus grands coupables... Voilà bien l'application la plus complète qu'on ait jamais faite du droit de grâce. Ce Dieu n'est sûrement ni celui de Jacob, ni celui de Pascal, ni même celui de Voltaire. Ce n'est tout de même pas un Dieu inconnu : nous retrouvons en lui le Dieu de Béranger, le Dieu des bonnes gens. Enfin George Sand croit fermement à l'immortalité de l'âme. Vient-elle à perdre un des siens, c'est sa consolation que cette certitude de l'aller rejoindre quelque jour : « Je vois la vie future et éternelle devant moi comme une certitude, comme une lumière dans l'éclat de laquelle les choses sont insaisissables ; mais la lumière y est : c'est tout ce qu'il me faut. » Existence de Dieu, bonté de la Providence, immortalité de l'âme — George Sand est une adepte de la religion naturelle.

Mais elle n'accepte aucune religion révélée ; et il y en a une qu'elle va jusqu'à exécrer, c'est la religion catholique. Sa correspondance à ce sujet, pendant toute la période du second Empire, est des plus significatives. Elle est

pour l'Église une ennemie personnelle et parle des Jésuites comme une abonnée du *Siècle*. Elle craint pour Napoléon III leur poignard et désirerait pourtant qu'il y eût de leur part une tentative avortée qui lui ouvrit les yeux. Le grand danger des temps modernes est, d'après elle, le développement de l'esprit clérical. Ne la tenez pas pour une avocate de la liberté d'enseignement ! « On a encouragé l'esprit prêtre, écrit-elle, on a laissé les couvents envahir la France et les sales ignorantins s'emparer de l'éducation »¹. Partout où l'Église a été maîtresse, on le constate à des marques qui ne trompent pas : sottise et abrutissement. Voyez la Bretagne : « Il n'y a rien là où règne le prêtre et où le vandalisme catholique a passé, rasant les monuments du vieux monde et semant les poux de l'avenir.² » Il n'y a pas à nous le dissimuler : c'est l'anticléricalisme dans toute sa violence. N'est-il pas curieux de constater que cette passion, dès qu'elle s'empare d'esprits même distingués, leur fait perdre

1. *Correspondance* : à Barbès, 12 mai 1867.

2. *Ibid.* : à Flaubert, 21 septembre 1860.

aussitôt tout sentiment de mesure, de convenance et de dignité?

M^{lle} la Quintinie est cela même : un accès de manie anticléricale. George Sand y a donné, comme elle se le proposait, la contre-partie de *Sibylle*. Une jeune fille, la fille du général La Quintinie, est aimée d'Émile Lemontier, libre-penseur. Émile Lemontier fait réflexion que sa fiancée étant catholique, elle doit avoir un confesseur : Chateaubriand en avait bien un ! Cette idée lui est intolérable. Comme M. Homais, il est d'avis qu'un mari ne saurait souffrir le tête-à-tête de sa femme avec un de ces gaillards-là. Le directeur de conscience de *M^{lle} la Quintinie* est un certain Moreali, un proche parent du Rodin d'Eugène Sue. Tout le roman n'est que la lutte d'Émile et de Moreali, pour aboutir à la déconfiture finale de Moreali. *M^{lle} la Quintinie* épousera Émile, qui saura bien la forcer à penser librement.

Ainsi Émile a détaché une âme de la communion chrétienne. Et il est fier de son œuvre ! Il croit que, dans une vie de femme, pour éclairer le chemin, il suffit toujours des

lumières de la raison. Il ne doute pas que ce ne soit assez, pour faire de cette femme une honnête femme, de sa droiture naturelle. Je n'en veux pas douter non plus. Mais la question n'est pas seulement de savoir si elle faillira ; êtes-vous bien sûr qu'elle ne souffrira pas ? Ce libre-penseur imagine que d'une âme on peut arracher la foi sans déchirement et sans y faire une blessure inguérissable. Oh ! le pauvre psychologue ! Il ignore que cette foi résume et continue celle de toute une suite de générations. Il n'y discerne pas le murmure lointain de prières très anciennes. Ces prières, on essaie vainement de les étouffer : elles pleureront à jamais dans l'âme meurtrie et désolée.

M^{lle} la Quintinie est une œuvre de haine. George Sand n'y pouvait réussir : elle n'avait ni la vocation, ni l'habitude. C'est un roman plein de dissertations insupportables. C'est l'ennui même.

Seulement, à partir de cette date, George Sand connut les joies d'une certaine popularité. Aux représentations de théâtre et aux enterrements, la jeunesse des écoles manifesta en son

honneur. Il advint à peu près de même pour son ami Sainte-Beuve. Je ne crois pas que cela les ait grandis, l'un ni l'autre.

Passons sur ces misères. Admirons plutôt la verdeur de cette vieillese robuste et si longtemps triomphante. Presque chaque année, George Sand fait un voyage en France pour y trouver le cadre d'un roman. Car il lui faudra gagner son pain jusqu'au dernier jour. Elle est condamnée au roman à perpétuité. « Je mourrai en tournant ma roue de pressoir. » Aussi bien, c'est la seule fin qui convienne à l'ouvrier de lettres. Après avoir, en 1870-1871, subi l'angoisse de l'Année terrible, le cauchemar passé, elle se remet au travail, ayant en elle l'âme de la France vaillante et qui ne veut pas se laisser abattre. La vieillese lui a fait décidément une santé de fer. En 1872, elle écrit : « Je vais à la rivière à pied, je me mets toute bouillante dans l'eau glacée... Je suis de la nature de l'herbe des champs : de l'eau et du soleil, voilà tout ce qu'il me faut. » Se plonger tous les jours dans la cascade glacée de l'Indre,

pour une femme de soixante-huit ans, ce n'est pas mal. Le 30 mai 1876, elle s'alita. Elle fut dix jours malade et s'éteignit doucement. Elle repose à Nohant, comme elle l'avait souhaité, et cette terre aimée est légère à son dernier sommeil.

Il nous reste, pour conclure, à définir en quelques mots le génie de George Sand, et à marquer sa place dans l'histoire du roman français.

Or, quand on compare George Sand aux romanciers de son temps, ce qui frappe c'est combien elle en est différente. Elle ne ressemble ni à Balzac, ni à Stendhal, ni à Mérimée, ni à aucun conteur de notre époque réfléchie, savante et raffinée. Elle ferait bien plutôt songer à ce que pouvaient être nos « vieux romanciers, » conteurs de prouesses chevaleresques et de légendes naïves, ou, en remontant plus haut encore, aux aèdes de la Grèce antique. Il y a, dans la jeunesse des peuples, des hommes qui vont vers les foules charmées et les tiennent attentives aux récits

qu'ils débitent en paroles nombreuses. Ces récits, ils ne sauraient dire s'ils les inventent au moment qu'ils les improvisent, ou s'ils ne font que s'en souvenir, car leur esprit en est tout enchanté. Et ils ne savent dans quelle mesure la fiction s'y mêle à la réalité, car toute réalité leur apparaît merveilleuse. Tous les êtres dont ils parlent sont grands, tous les objets sont bien faits, et toutes les choses sont belles. Ils mêlent à des mythes pleins de sens des contes de nourrice, et l'histoire des peuples à des histoires enfantines. On les appelle des poètes. Il se peut bien que George Sand ne se serve pas comme eux de la forme versifiée, mais elle est tout de même de la famille. Elle est un de ces poètes, égaré dans notre siècle de prose et qui a continué de chanter.

Comme eux, elle est une primitive; comme eux, elle obéit à un dieu intérieur : tout son talent n'est fait que d'instinct. Du talent instinctif elle a la facilité. Quand un Flaubert se plaint qu'il souffre des « affres » du style, George Sand feint de l'en admirer. « Quand je

vois le mal que mon vieux se donne pour faire un roman, ça me décourage de ma facilité, et je me dis que je fais de la littérature savetée. » C'est de sa part charité toute pure. Elle n'a jamais compris qu'il fallût un effort pour écrire, ni, à plus forte raison, que ce pût être une souffrance : c'est pour elle un plaisir, celui qui résulte de la satisfaction d'un besoin. De même qu'elles ne lui ont pas coûté d'effort, ses œuvres ne laissent pas de trace dans sa mémoire. Avant, elle ne les avait pas « voulues » ; après, elle les oublie. « *Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt*, qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce que c'est de moi ? Je ne m'en rappelle pas un traître mot. » Ses romans sont autant de fruits savoureux qui, à la maturité, se sont détachés d'elle. Comme les poètes, George Sand est revenue sans cesse à la célébration de quelques grands thèmes qui sont les sujets éternels de toute poésie — l'amour, la nature — et de quelques grands sentiments tels que l'enthousiasme et la pitié. Il n'est pas jusqu'à la langue qui ne complète ici l'illusion. Certes il s'en faut que le choix des mots y soit tou-

jours irréprochable. Chez George Sand, le vocabulaire est souvent incertain, l'expression manque de précision et de relief. Mais elle a le don de l'image et ces images sont d'une adorable fraîcheur, parce qu'ayant toujours conservé cette faculté si rare de s'étonner, elle n'a cessé de promener sur les choses un regard de jeunesse. Elle a le mouvement qui entraîne et le rythme qui berce; elle déroule avec quelque lenteur, mais sans embarras, cette ample période qui est la vraie phrase française. Une comparaison s'impose irrésistiblement avec ces fleuves de chez nous, dont la nappe d'eau coule abondante, limpide, entre des rives fleuries et des oasis de verdure où le promeneur aime à s'arrêter pour rêver délicieusement.

On voit par là quelle part exacte revient à George Sand dans l'histoire du roman français. Elle a imprégné le roman de la poésie qui était en son âme; elle lui a donné une souplesse, une ampleur, une portée qu'il n'avait pas auparavant; elle y a célébré l'hymne de la nature, de l'amour et de la bonté; elle nous y

a révélé la campagne et les paysans de France; elle y a donné satisfaction à cette tendance au romanesque qui est, à des degrés divers, en chacun de nous.

Voilà plus qu'il n'en faut pour assurer sa gloire. Elle se défendait d'avoir écrit en vue de la postérité; elle prévoyait qu'au bout de cinquante ans elle serait oubliée. Il se peut qu'il y ait eu pour elle, comme pour tout mort illustre, un temps d'épreuves et une période de méconnaissance. Le triomphe du naturalisme, en faussant pour un temps le goût, a pu nous détourner de la lecture de George Sand. Aujourd'hui nous sommes aussi fatigués de la littérature documentaire que dégoûtés de la littérature brutale. De jour en jour, nous revenons à mieux comprendre ce qu'il y avait de « vérité » dans la conception du roman, telle que se l'était faite George Sand, et qui peut se résumer dans ces quelques mots : charmer, émouvoir, consoler. Consoler! qui pourrait dire, connaissant un peu la vie, que ce n'est pas la fin dernière de la littérature? Tout son idéal littéraire tient dans ces quelques mots

qu'elle écrivait à Flaubert : « Tu rends plus tristes les gens qui te lisent ; moi je voudrais les rendre moins malheureux. » Elle le voulait : elle y a souvent réussi. Quel plus complet éloge en pourrait-on faire ? Et comment ne pas mêler à notre admiration une nuance de gratitude et de tendresse pour celle qui fut la bonne fée du roman contemporain ?

Janvier-mars 1909.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. AURORE DUPIN. — Psychologie d'une fille de Rousseau	1
II. LA BARONNE DUDEVANT. — Le mariage et la libération. — L'arrivée à Paris. — Jules Sandeau.	31
III. UNE FÉMINISTE EN 1832. — Les premiers romans et la question du mariage.	73
IV. LE COUP DE FOLIE ROMANTIQUE. — L'aventure de Venise	113
V. L'AMIE DE MICHEL (DE BOURGES). — Liszt et la comtesse d'Agout. — Mauprat.	157
VI. UN CAS DE MATERNITÉ AMOUREUSE. — Chopin.	197
VII. LE RÊVE HUMANITAIRE. — Pierre Leroux. — Les romans socialistes	231
VIII. EN 1848. — George Sand au gouvernement provisoire. — Les romans champêtres	269
IX. LA BONNE DAME DE NOHANT. — Le théâtre. — Alexandre Dumas fils. — La vie à Nohant.	305
X. LE GÉNIE DE L'ÉCRIVAIN. — La correspondance avec Flaubert. — Les derniers romans	337
CONCLUSION	357